

Lacan Quotidien



Le *pharmakos* au XXI^e siècle

par Guy Briole

Le *pharmakos* était dans la Grèce antique celui que la Cité désignait pour être sacrifié afin d'expié les fautes de ses habitants et d'éviter ainsi que des calamités ne s'abattent sur elle. Le *pharmakos* pouvait être un animal, mais habituellement c'était une personne, en soi innocente bien que le plus souvent en marge de la société. Cette notion rejoint celle du bouc émissaire hébreu dans la fonction de déplacement de la faute sur un autre, sur une victime expiatoire dont le sacrifice est supposé traiter le mal qui menace le groupe.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les rites expiatoires codifiés, mais la stigmatisation de certaines catégories de populations, du religieux, de l'ethnicité, qui pérennisent sous des formes diverses le *pharmakos*.



Rivalité mimétique et en miroir

Dans *La violence et le sacré* (1), René Girard a particulièrement travaillé le rapport des humains entre eux et avec leur monde, développant ses concepts de *désir mimétique* — l'un voulant l'objet que convoite l'autre — et de *rivalité mimétique* avec son *double monstrueux* à détruire qui en découle (2). Pour cet auteur, c'est tout d'abord sur l'axe imaginaire que le sujet s'éprouve, non dans la

triangulation avec la mère et la rivalité œdipienne avec le père. Il s'écarte de Freud, se trouvant plus proche de Lacan et de sa notion de connaissance paranoïaque du monde.

Lacan situe dans un temps très précoce une véritable « captation par l'image de l'autre » qui fait que c'est bien dans l'autre que le sujet « s'éprouve tout d'abord » (3). C'est ce que, dans « Les complexes familiaux... », il avait isolé sous la forme du complexe de l'intrusion : expérience que vit un sujet au « temps primitif » où il se découvre des semblables, « autrement dit, lorsqu'il se connaît des frères » (4). C'est là que se situe l'instauration du rival et de la haine qu'il peut susciter. La jalousie infantile ne se comprenant pas comme une rivalité vitale (celle du *displaced child*), mais comme une identification (5).

Dans le rapport à l'autre, on en reste toujours, constate Lacan, à cette haine jalouse qu'il appelle la *jalouissance* destinée à celui qui est supposé, lui, avoir l'objet ; « une haine, une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même de quelqu'un qui n'est pas forcément Dieu » (6).

Aussi, l'agressivité qui se dégage de toute relation à l'autre — fût-elle une relation d'aide — a son point de départ, dans cette aliénation originaire qui fonde la relation du sujet au monde.

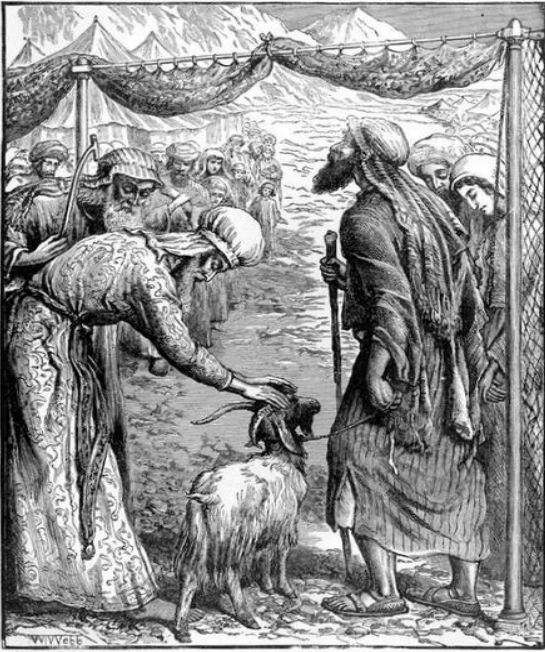
Dans ce que R. Girard décrit du mécanisme victimaire — corrélatif d'une *crise mimétique* où, dans un groupe social, dans une nation, se cristallise un « tous contre tous » —, la solution passe par une transformation du « tous contre tous » en un « tous contre un ». Alors toute la violence se concentre sur celui qui maintenant prend le statut de victime expiatoire pour tous, révélant le caractère arbitraire mais désormais inéluctable de cette élection. La victime sacrificielle est le plus souvent choisie en raison du fait que, d'une manière consciente ou inconsciente, il n'y aurait « personne pour épouser [sa] cause » (7). La voilà désignée à la vindicte de tous.



Pour le sacrifice : l'homme, animal de prédilection

Les sacrifices d'animaux sont présents dans presque tous les rites purificateurs, en lieu et place d'un humain qu'ils représentent. Le sang versé a tôt fait d'être absorbé par la terre sur laquelle il est répandu comme si elle était d'une avidité sans fin. Ce qui est terrifiant c'est *l'au-delà* que cela vise : elle ne s'arrête pas là, il lui faut aussi du sang humain. C'est la perpétuation des guerres.

Cette terre, assoiffée de sang, n'est que la métaphore de la limite que l'homme ne trouve pas — ni dans les rites substitutifs, ni dans le glaive de la loi, ni même dans la sauvagerie des égorgements que remet à l'ordre du jour Daesh, l'État Islamique en Irak et déjà ailleurs, etc. — et qui fait que la féroce humanité du peuple demande encore un peu plus de ce sang impur !



L'offrande n'a de valeur que d'être effusion de sang. C'est là que le sacrifice prend sa dimension de violence expiatoire par laquelle la victime maudite est transmutée en instrument de salut : celui qui est désigné au sacrifice pour sa noirceur se voit nimbé d'une aura de pureté ou d'héroïsme, c'est tout le paradoxe du *pharmakos*. Il faut que l'offrande faite aux Dieux pour calmer leur colère ait une valeur. Mais la condition minimale, c'est que la victime soit désignée d'être, au moins sur un point, *coupable*. Coupable d'être étranger ou différent, ces deux qualificatifs fonctionnant en toutes circonstances. Pour cela, ce coupable doit être marqué de ce qui épingle sa différence, le rendre visible de tous par un signe qui le distingue : anthropométrique, racial, religieux, vestimentaire, etc. Alors, il peut être clivé des autres et le processus est en marche.

Ainsi Joseph de Maistre, dans son texte *Éclaircissement sur les sacrifices*, faisait valoir que du « coupable à l'ennemi, il n'y eut qu'un pas ; tout *ennemi* fut *coupable* et, malheureusement encore, tout *étranger* fut *ennemi* lorsqu'on a eu besoin de victimes » (8).

Le sacrifice aux Dieux obscurs

Armand Zaloszyk, dans son livre *Le sacrifice au dieu obscur* (9), reprend la scène de l'Exode où Dieu dit à Moïse : « Tu me verras par derrière, mais ma face ne peut être vue ». Il commente cette scène en soulignant que Dieu se présente à celui qui l'interroge comme biface : d'un côté, il est savoir possible, de l'autre, « une face obscure dont l'obscurité ne saurait nullement être réduite par le savoir aussi loin qu'on étende les lumières » (10). La question de ce que l'Autre veut est posée du côté de ses intentions. S'il pouvait les dire, on n'aurait pas à s'inquiéter de ce qu'il tait, instaurant ainsi la question du désir d'un « Autre obscur ». Ce biface d'un Dieu obscur se pose bien au-delà des religions monothéistes et même de toute religion ; en cela l'Autre obscur en est le prolongement et il peut être bien plus implacable que l'exigence supposée aux Dieux.

Le sacrifice est adressé à la face énigmatique de cet Autre supposé exiger toujours plus pour une jouissance morbide, opaque. Ce n'est pas, et cela peut sembler paradoxal, par excès de zèle ou par obéissance aux ordres que l'on livrera encore plus de victimes que celles demandées. C'est d'être absorbé, de s'être livré soi-même aveuglément à une jouissance tout autant opaque que celle qui est supposée à l'Autre et qui engage entièrement le sujet dans ses actes.

Dénoncer est une des modalités les plus lâches de sa propre jouissance obscure. C'est dire à la face inconnue, mais supposée terrible, de celui auquel on dénonce que l'on présente des garanties que celui que l'on dénonce n'aurait pas. C'est se rassurer en montrant à cet Autre là que l'on partage sa soif de justice, d'ordre, qu'on lui est fidèle et pas sujet à de mauvaises pensées à son encontre. En fait, c'est une des pires formes de la dénégation, c'est nier son propre inconscient, c'est rejeter l'idée qu'il puisse aussi contenir des mauvaises pensées. C'est faire de celui que l'on dénonce un *pharmakos* à usage personnel et, sur cette pente, comment s'arrêter quand cette noire jouissance en demande un, encore !

Lacan situe l'expérience inhumaine et monstrueuse de l'holocauste, non pas comme un accident unique de l'histoire mais comme une « résurgence » (11) de quelque chose qui est là, qui a déjà eu lieu. La seule nouveauté, c'est sa forme systématique dans un projet technico-scientifique porté à une dimension industrielle.

Poursuivons avec Lacan : « résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture » (12). Le sacrifice fascine, comme le désir de l'Autre obscur aveugle et le sujet « succombe » à la fascination même de ce sacrifice. Lacan remarque que cette fascination tient à ce que « dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le *Dieu obscur* » (13).

À chacun son pharmakos, dédoublé !

Peut-être va-t-on vite à affirmer que c'est la montée du religieux qui induit tous les changements propres à notre époque. Au contraire c'est, semble-t-il, plutôt sa faiblesse qui fait le lit de l'expression extrémiste d'un rapport à une pratique religieuse qui suppose moins le prosélytisme du message de paix et d'amour, que celui de l'élimination radicale de l'autre différent.

À chacun son *pharmakos* ! Dans le contexte de notre pays mais des autres aussi, il en faut deux. Il en faut toujours deux dont l'un, immuablement au travers des siècles, reste le juif et l'autre, une incarnation, plus ou moins conjoncturelle, d'une figure satanique stigmatisée.

De fait, ce que l'on appelle la modernité ne consiste en aucune invention novatrice, mais en la pérennisation d'un ne rien vouloir savoir du fait que la désignation d'un *pharmakos*, son sacrifice comme régulateur de la violence, est en lui-même une violence. La justification est chez l'autre et dans sa dite aliénation à un Dieu dont on se perd à savoir s'il exige ce que les hommes même lui attribuent comme impératif pour sa jouissance divine.

Ce n'est pas au sacrifice, qu'il ait un sens religieux ou philosophique, que conduit la psychanalyse, mais au « dessillement » qui permet de se dégager « de l'éthique traditionnelle » (14). Le dégagement par Lacan de la *résurgence* qu'il met au centre de la répétition, recentrée sur l'attraction inexorable et la fascination pour la victime, concerne le psychanalyste ; au moins celui qui ne veut pas détourner le regard.

1 : Girard R., *La violence et le sacré*, Paris, Grasset et Fasquelle, Pluriel, 1972, 487 p.

2 : *Idem*, p. 242-243.

3 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 180.

4 : Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 37.

5 : *Idem*.

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 91.

7 : Girard R., *La violence et le sacré*, *op. cit.*, p. 27.

8 : de Maistre J., « Éclaircissement sur les sacrifices », *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 2007, p. 817.

9 : Zalozzyc A., *Le sacrifice au dieu obscur*, Nice, Z'éditions, 1994, p. 9.

10 : *Idem*, p. 10.

11 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 246.

12 : *Idem*, p. 247.

13 : *Idem*.

14 : *Idem*.

L'épreuve... l'implacable de la jouissance

par Anne-Marie Le Mercier



Rebecca, l'héroïne de *L'épreuve* (1), dit qu'elle court le monde et traque les scènes de guerre et de misère, par colère. Reporter-photographe, elle veut réveiller les pays occidentaux de leur ignorance décidée. Elle s'acharne à se tenir au cœur du brûlot, et mitraille tout, surtout le pire, les combats, les attentats-suicides, les femmes kamikazes en Afghanistan, les morts, enfants, femmes, et hommes que l'on tue à bout portant ...

Pour son idéal humaniste, elle risque sa vie, et reste sourde à l'angoisse tenaillante de son mari et de ses deux filles de sept et treize ans.

Mais au-delà de son discours politique, le réalisateur Erik Poppe nous invite d'emblée à lire la trajectoire de Rebecca et ses répétitions, à partir de ce qu'elle-même méconnaît : le « voir » qui gouverne son œil impitoyable. Le film s'ouvre sur l'étincelle brûlante qui centre son regard, là-même où elle ne peut se voir, et ce plan revient en fin de parcours.

Rebecca photographie en une poussée aveugle qui la dépasse. C'est quelque chose qu'elle ne peut pas abandonner, dit-elle... Un cliché, encore, et encore un autre... Seule l'imminence de la mort la fait se résoudre au dernier de cette fois-là.

Son corps, mu par la pulsion scopique, rivé au téléobjectif, ne s'anime que par celui-ci et pour lui. C'est avec cet objet qu'elle fait couple. Son mari le sait : il lui dit qu'ils sont heureux lorsqu'elle rentre de reportage mais que pendant ce laps de temps, elle attend son prochain shoot !

Sa fille aînée, Stéphanie, vise au plus près la jouissance de sa mère. Sa petite phrase - « J'espère qu'elle valait le coup, cette photo ! » - laisse entrevoir à Rebecca que le réel qu'elle a voulu filmer en cache un autre. Elle y a laissé un lobe pulmonaire, et la terreur des siens à l'idée de la perdre est à son paroxysme. Et pourtant, la publication des photos de l'attentat de Kaboul est refusée par la presse politique américaine!

Stéphanie décoche une autre flèche pour que Rebecca entende la douleur qui la ravage, de se sentir exclue d'un monde maternel voué à la pulsion de mort : « Au moins si tu étais

morte, on aurait pu te pleurer tous ensemble, une fois pour toutes ! » Et, se saisissant de l'appareil photo, elle mitraille sa mère, longuement, précisément avec détermination... Le surmoi se dévoile à Rebecca, dans sa face de jouissance. Vaincue, elle s'effondre, son corps plie, s'affaisse sous le poids des larmes, de la douleur, de la solitude et peut-être de la honte ?...

C'est encore Stéphanie qui, extrayant un savoir de l'expérience tragique vécue avec Rebecca lors d'un reportage, désigne ce qui est en jeu aussi pour ceux qui « veulent » être photographiés dans les moments où les conflits et leur sacrifice les mènent à la plus intense dérégulation. Elle nous indique ainsi que tout discours ou témoignage politique recèle son noyau de jouissance.

Rebecca le comprend enfin, lorsqu'elle ne peut se résoudre à photographier et suivre l'enfant kamikaze, d'un âge proche de celui de Stéphanie, sacrifiée, envoyée à la mort par sa famille. « Il faut que j'arrête ça »...

Enfin consentirait-elle à savoir ce qui, au plus intime, ne la lâchait pas ?

1 : *L'épreuve*, film de Erik Poppe (2013) avec Juliette Binoche, Nikolaj Coster-Waldau, Laurynn Canny, Chloë Annett. Sorti en salles en mai 2015.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directrice de la rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

conseiller **jacques-alain miller**

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition **cécile favreau, luc garcia**

diffusion **éric zuliani**

designers **viktor&william francoizel** ywfbz1@gmail.com

technique **mark francoizel & olivier ripoll**

médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse
▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫
responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫
responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahooogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e
promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia
badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.